

SCHUBERT

SCHWANENGEANG D 957

KLAUIERSTÜCKE D 946/2

STEPHAN GENZ

MICHEL DALBERTO





Enregistré par Teije van Geest du 18 au 21 février 2017 à Freudental (Allemagne).

Remerciements à Thaddaeus Ropac.

Piano Bösendorfer

Technicien : Thomas Gärtner

English translation: Sandy Spencer - Deutsche Übersetzung: Gudrun Meier

Photos © Jean-Baptiste Millot (couverture, p. 7) et Caroline Doutre (p. 11)

Design © 440.media

AP151 Little Tribeca © 2017

1, rue Paul Bert 93500 Pantin, France

apartemusic.com

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

Reilstab-Lieder

1. Liebesbotschaft – *Message d’amour* – *Message of love* 2’52
2. Kriegers Ahnung – *Le Pressentiment du guerrier* – *Warrior’s Foreboding* 5’55
3. Frühlingssehnsucht – *Désir de printemps* – *Spring Longing* 3’31
4. Ständchen – *Sérénade* – *Serenade* 3’40
5. Aufenthalt – *Le Séjour* – *Dwelling* 3’18
6. In der Ferne – *Au Loin* – *In the Distance* 6’57
7. Abschied – *L’Adieu* – *Farewell* 4’15

8. Klavierstück (D 946 No. 2) 12’00

Heine-Lieder

9. Der Atlas – *Atlas* – *Atlas* 2’21
10. Ihr Bild – *Son Image* – *Her Image* 2’57
11. Das Fischermädchen – *La Fille du pêcheur* – *The Fishermaid* 2’30
12. Die Stadt – *La Ville* – *The City* 3’21
13. Am Meer – *Au Bord de la mer* – *By the Sea* 4’20
14. Der Doppelgänger – *Le Double* – *The Double* 4’54

Seidl

15. Die Taubenpost – *Le Pigeon voyageur* – *The Pigeon Post* (D 965a) 3’34

Schwanengesang, le dernier mot de Schubert

Il a fallu vingt ans d'amitié, d'échange et de travail ensemble avant que Stephan Genz et Michel Dalberto se décident à mettre en chantier le *Schwanengesang* de Schubert et à le présenter au public. Leur premier *Winterreise* commun remonte loin, à Lausanne. Ils ont exploré, outre Schubert, Hugo Wolf (surtout les Mörike), Schumann, Brahms. La question est : pourquoi maintenant non pas la *Schöne Müllerin*, plus publique et attendue, mais le *Schwanengesang*, le mal-aimé parmi les ensembles schubertiens ?

La réponse qui apparaît, quand on s'est un peu entretenu avec les deux complices, est assez simple. Parce que cela pose davantage de problèmes. Parce que c'est, non pas plus difficile (ni techniquement, ni musicalement), mais plus mystérieux, plus déroutant – pour le public aussi. Tout le monde croit que l'art de Schubert culmine avec le *Winterreise*, venu si longtemps après la *Müllerin*, et qui rompt avec,

de façon si déconcertante. L'atmosphère en était bien plus qu'innovante, dérangeante, les figurations musicales, avec ces images aussi – girouette, dégel, corneille – qui y interviennent comme des personnages, des protagonistes ; Schubert même en refusait l'accès à ses proches, de peur de les épouvanter. Mais enfin on s'est fait à cet expressionnisme si en avance sur l'époque, et le *Winterreise* est devenu, comme on dit, culte. Sommet absolu, indépassable, sans *Rückblick*, sans retour possible. Certes, certes.

Mais enfin Schubert lui-même en est revenu. Le *Winterreise* chez lui n'est pas final. Les dernières sonates pour piano, essentielles, viendront après et, désolées comme elles peuvent paraître, sont pratiquement indemnes des figures innovantes qui caractérisaient le *Winterreise*. Quant à son chant... Sans même parler de l'ultime scène chantée avec clarinette, *Der Hirt auf dem Felsen*, qui (à la

mélancolie près : mais cette mélancolie-là, chez Schubert comme chez Mozart, est sans âge, et de tout âge) pourrait être du Schubert qui débutait à quinze ans avec la *Gretchen* de Goethe, imagine-t-on que la plume qui va écrire l'illustre *Ständchen* ait passé par les tourments glacés d'un voyage d'hiver ?

Schubert après son *Winterreise* n'a pas regardé en arrière et, le fait est, s'en est remis. Rien n'a été fécond dans l'histoire de la création musicale comme cette saison 1827-28 où Schubert, s'étant acquitté du *Winterreise*, nous a donné trios, quintette, sonates dans une floraison joyeuse peut-être pas, mais prodigieuse sûrement. Et prodigieusement saine. Un artiste créateur qui crée ainsi est le contraire d'un désespéré.

C'était évidemment aubaine pour l'éditeur de pouvoir inscrire « chant du cygne » sur un recueil (ou plutôt collection, collecte) de lieder nullement destinés à exister comme un tout cohérent : Schubert mort, l'effet posthume serait flatteur ; vendeur, comme on dit. Mais au prix de quel disparate ! L'aimable Rellstab, poète convenu, n'entre simplement pas dans la même catégorie que Heinrich Heine, dont la

stature propre deviendra immense. Le remarquable ici est que Schubert est le premier à traiter musicalement Heine, si autonome, si suffisant à soi même ; l'accapitation fusionnelle par Schumann viendra largement plus tard. Du coup, il faut se souvenir que Wilhelm Müller aussi, à l'époque dit Müller le Grec, tant il se dévouait à la cause de l'Indépendance grecque, Schubert l'a trouvé (et fusionnellement, pour le coup) quand il passait dans un cabaret de Vienne : d'où ses deux grands cycles, authentiques cycles, eux. Il fit la même chose avec Heine, repéré dès son apparition dans les nuits littéraires de Vienne. Avec quel fantastique instinct Schubert épousa cette cause-là, purement littéraire, et à quelle innovante hauteur, les six poèmes mis en musique qui finissent le *Schwanengesang* sans le conclure le montrent assez. *Die Taubenpost* étant sortie la toute dernière de la plume de Schubert, l'habitude s'est prise de la faire figurer en dernier, dans les éditions de lieder comme dans les assez rares exécutions publiques. Il en résulte de façon inattendue une sorte d'unité cyclique. Cette messagère, colombe voyageuse (ou pigeon), qui porte au loin la *Sehnsucht*, l'aspiration (qui est l'âme profonde de tout lied vraiment beau), qui par la

seule pensée crée des proximités, et même une sorte de présence amoureuse, comme elle se trouve répondre au simple message d'amour, tout confiant, confié au ruisseau dans *Liebesbotschaft*, dès l'incipit ! Mais le poids de douleur est autre, et c'est le Schubert final, grave, douloureusement humain, qui s'exprime là, sur les ailes du chant. Il est pourtant toujours le même que ce Schubert le plus juvénile, au bord d'un ruisseau (et c'est *Wohin ?* dans la *Müllerin*), qui rit et sourit à la vie, sans se douter que le bout de la vie c'est le même ruisseau, mais qu'on s'y noie de chagrin... Ainsi à *Liebesbotschaft* répond *Taubenpost* : et la boucle est bouclée, et le *Schwanengesang* en assume un sens unifié. Car, il faut le dire, *Doppelgänger*, le dernier des six Heine (donc légitimement dernier mot du *Schwanengesang*), malgré son poids propre, fatal, unique, terrifiant, ne fait en rien une fin de concert. Il ne fait qu'entrouvrir une porte très noire, et s'efface. C'est un poids, c'est un climax, mais ce n'est pas une fin.

Il est bon de savoir que Schubert le naïf goûtait les poètes, il ne faut pas laisser à Schumann, né dans les livres, le monopole du tact littéraire. Il a élu Müller, que tous les autres ont ignoré, et Heine, avant tous les autres. Mais

il faut aussi se dire que tout poète assez bon pour Schubert, du coup, peut être consacré poète. Rellstab, si convenu ; et Mayrhofer aussi, compagnon de misère (et de chambre) qui lui a fourni tant de thèmes d'Antiquité. Ne les méprisons pas, en purs lecteurs, les prenant trop à la lettre. Leurs images ont su illuminer l'imagination de Schubert, l'ont fécondée. Laissons-nous faire aussi !

André Tubeuf



Schwanengesang (Swansong): Schubert's final word

It took twenty years of friendship, of back-and-forth and collaboration for Stephan Genz and Michel Dalberto to get down to work on Schubert's *Schwanengesang* and offer it up to the public. Their first joint-*Winterreise* dates all the way back to Lausanne. Together, besides Schubert, they have explored the works of Hugo Wolf (notably his *Mörrike Lieder*), Schumann and Brahms. The question is: Why not opt for the better-known and more widely-performed *Die schöne Müllerin* and choose instead *Schwanengesang*, the least popular with Schubertian ensembles?

The answer, drawn from various conversations with the two artists, would seem to be simple enough: Because the work is more problematic. Not because it is more difficult either technically or musically, but because it is more mysterious, more unsettling for artist and audience alike. The general consensus is that Schubert reached the peak

of his form with *Winterreise*, coming as it did so long after *Müllerin* and taking such a radical turn from that work. Its general tone is markedly innovative, even disturbing in its musical configurations and evocations: the weather-vane, the thaw, the crow feature as individual characters, protagonists in a way. Schubert even kept it from his friends for fear of upsetting them. But, in the end, his expressionism, so much ahead of its time, came to be accepted and *Winterreise* achieved cult status: a pinnacle, unattainable, with no *Rückblick*, no way back. Yes, indeed.

And yet, Schubert himself turned back. For him, *Winterreise* wasn't the final word. The last piano sonatas, cornerstones of his output, followed, and as soul-searching as they can seem, they are stripped of any of the novelties that characterize the *Winterreise*. And the songs... Without even mentioning the final sung scene with clarinet, *Der Hirt auf dem*

Feslsen, which (melancholy aside but a melancholy that with Schubert and Mozart, too, is ageless and timeless) could be the Schubert who launched himself at seventeen with Goethe's *Gretchen*, consider how the pen that scored the ever-popular *Ständchen* could have weathered the icy storms of a winter's journey.

After *Winterreise*, Schubert never looked back and, as a matter of fact, kept on going. No time has ever been as prolific in musical history as the period from 1827 to 1828 during which Schubert, *Winterreise* behind him, gave us trios, a quintet and sonatas perhaps not in an upwelling of joy but certainly of profusion. And a very measured profusion at that. A creative artist who could compose like that was far from being distraught.

It was a heaven-sent opportunity for a publisher to be able to affix the title *Swansong* to a cycle of lieder (or rather a collection of lieder since they were never intended to be considered as a coherent whole). Once Schubert had died, there was a rush to eulogise him, to "sell" him in a manner of speaking. But at what cost! The well-meaning Rellstab, a poet nonetheless, is simply not

in the same class as Heinrich Heine whose stature would grow to be immense. What is remarkable is that Schubert was the first to set Heine to music, the aloof and entirely self-contained Heine. Schumann's co-option of him would come rather later for the most part. It is worth noting that Schubert came across (and, in this case, subsumed) Wilhelm Müller – at that point known as "Müller the Greek" because of his avowal to the cause of Greek independence – when he was making an appearance at a Viennese cabaret. Out of that encounter came two major cycles, real cycles in that instance. It was the same thing with Heine, singled out when he first surfaced in the literary soirées of Vienna. What a remarkable instinct Schubert must have had to take up Heine's cause. Literally and with such profound originality, the six poems set to music that end the *Schwanengesang* (without actually bringing it to a close) are clear evidence of that. Since *Die Taubenpost* was the last thing to be written by Schubert, it has become customary to place it last, both in printed versions of the lieder as well as in their somewhat rare public performance. An unintended consequence is that it gives the work a sort of cyclical unity. This messenger – this carrier-pigeon, this

dove – that delivers its *Sehnsucht* across such great distances, the longing that resides at the very heart of all the most beautiful lieder, and that collapses distance with a single thought and becomes, in its way, an embodiment of unquestioning love, figures as a stream in *Liebesbotschaft* at the very outset. The weight of sorrow, however, is another matter. It's left to Schubert – definitively, gravely and with a depths of human suffering – to give it expression on the wings of song. And yet, it is the very same much-younger Schubert who, on the banks of a stream (*Wohin?* in the *Müllerin*), laughs and smiles at life, not realising that life itself is that same stream and we must all be drowned in its sorrows. *Liebesbotschaft* is the response then to *Taubenpost*; the circle is complete and *Schwanengesang* thereby achieves its sense of unity. *Doppelgänger*, the last of Heine's six poems (and technically the final statement *Schwanengesang* makes) in spite of its heavy purpose, its deathly, unique and terrifying intent, cannot be said to draw the curtain on the work. In fact, it cracks open an impenetrably dark doorway and shows a way through it. It is a final note, a climax – but it is not an ending.

It is reassuring to know that Schubert in all his innocence enjoyed the work of poets. It was not only Schumann, buried in books from an early age, who had the literary touch. Schubert picked Müller, a poet the rest passed up, and Heine from the crowd. It should be said, however, that any poet good enough for Schubert might not always measure up literally. Rellstab, the well-meaning, and Mayrhofer, Schubert's companion in misery and lodgings who supplied him with so many themes from Antiquity. Let us not, in our function as readers, take them too much at face value. Their evocations sparked Schubert's imagination, gave it substance. Let the same be true for us.

André Tubeuf



Schwanengesang, Schuberts letztes Wort

Zwanzig Jahre der Freundschaft, gemeinsamer Arbeit und des Austauschs gingen ins Land, bis Stephan Genz und Michel Dalberto den Entschluss fassten, Schuberts *Schwanengesang* in Angriff zu nehmen und dem Publikum zu präsentieren. Ihre erste gemeinsame *Winterreise*, aufgenommen in Lausanne, liegt weit zurück. Sie haben, von Schubert abgesehen, Hugo Wolf (vor allem die *Mörrike-Lieder*), Schumann, Brahms erkundet. Da stellt sich die Frage: Warum jetzt nicht *Die schöne Müllerin*, die bekannter ist und die man erwartet, sondern den *Schwanengesang*, das Stiefkind in Schuberts Liedschaffen?

Die Antwort, die auftaucht, nachdem man sich ein wenig mit den beiden Weggefährten unterhalten hat, ist recht einfach: Weil der *Schwanengesang* Probleme aufwirft. Weil er, nein, nicht schwieriger ist, weder technisch noch musikalisch, sondern geheimnisvoller, verwirrender ... auch für das Publikum. Alle

meinen, der Höhepunkt von Schuberts Kunst sei die *Winterreise*, die so lange nach der *Müllerin* kam und mit ihr auf so irritierende Weise bricht. Die Atmosphäre war sehr viel mehr als innovativ, verstörend, die musikalischen Figurationen, auch mit diesen Bildern – Wetterfahne, Wasserflut, Krähe –, die eingebunden sind wie Figuren, Protagonisten in einem Stück; Schubert verweigerte sogar engen Vertrauten den Zugang, weil er sie zu erschrecken fürchtete. Doch letzten Endes hat man sich an diesen Expressionismus gewöhnt, der seiner Zeit so weit voraus war, und die *Winterreise* wurde Kult, wie man so sagt. Absoluter Gipfelpunkt, nicht zu überbieten, ohne Blick zurück, ohne mögliche Wiederkehr. Gewiss, gewiss.

Doch schließlich ist Schubert selbst darauf zurückgekommen. Die *Winterreise* ist bei ihm nicht das Ende. Die letzten Sonaten für Klavier, die wesentlich sind, kommen danach

und sind, so trostlos sie auch scheinen mögen, praktisch frei von den innovativen Figuren, wie sie die *Winterreise* kennzeichneten. Was seinen Gesang betrifft ... Ohne von der letzten Szene mit Gesang und Klarinette zu reden, *Der Hirt auf dem Felsen*, der (abgesehen von der Melancholie, aber eine solche Melancholie, bei Schubert wie bei Mozart, ist ohne Alter und jeden Alters) von einem Schubert sein könnte, der mit fünfzehn Jahren mit Goethes *Gretchen* begann, kann man sich vorstellen, dass diese Feder, die das berühmte *Ständchen* schreiben würde, die eisigen Qualen einer *Winterreise* hinter sich gebracht hat? Schubert hat nach seiner *Winterreise* nicht zurückgeschaut und, das ist Fakt, hat sich davon erholt. Nichts war so fruchtbar in der Geschichte der musikalischen Schöpfung wie diese Saison 1827/28, in der uns Schubert, nachdem er die *Winterreise* vollendet hatte, Trios, ein Quintett, Sonaten schenkte, vielleicht nicht in einer freudigen Blütenlese, doch in einer wunderbaren allemal. Und wunderbar gesund. Ein Künstler, der solche Schöpfungen hervorbringt, ist das Gegenteil eines verzweifelten Menschen.

Dem Verleger kam es offensichtlich gelegen, ‚Schwanengesang‘ auf eine Sammlung von

Liedern schreiben zu können, die in keiner Weise als geschlossene Einheit geplant war. Posthum würde die Wirkung schmeichelhaft sein, verkaufsfördernd, wie man sagt. Doch zu welchem unangemessenen Preis! Der liebenswürdige Rellstab, ein konventioneller Dichter, gehörte nun einmal nicht zu derselben Kategorie wie Heinrich Heine, dessen eigene Bedeutung riesenhaft werden würde. Bemerkenswert ist hier, dass Schubert der Erste war, der Heine musikalisch verarbeitete, so autonom, sich selbst so genug; die symbiotische Verschmelzung durch Schumann würde sehr viel später kommen. So müssen wir uns auch an Wilhelm Müller erinnern, damals Griechen-Müller genannt, weil er sich für die Unabhängigkeit der Griechen einsetzte, dessen Texte Schubert ansprachen – daher seine beiden großen Zyklen, authentische Zyklen. Ähnlich ging es mit Heine, den er ausfindig machte, sobald er in den literarischen Nächten Wiens aufgetaucht war. Mit welchem wunderbarem Instinkt Schubert sich diese Sache, rein literarische Sache zu eigen machte und auf welchem innovativ hohem Niveau, das zeigen deutlich genug die sechs vertonten Gedichte, die den *Schwanengesang* beschließen, ohne ihn zu beenden. Da *Die Taubenpost* Schuberts

allerletztes Werk war, ist es üblich geworden, das Stück in Lieder-Editionen wie auch den recht seltenen öffentlichen Aufführungen an den Schluss zu stellen. Das führt unerwartet zu einer Art zyklischer Einheit. Diese Botin, die Briefftaube, die in weite Ferne die *Sehnsucht* trägt, die tiefe Seele jedes wirklich schönen Liedes, die allein durch Gedanken Nähe schafft, gar eine Art Gegenwart des geliebten Wesens, wie antwortet sie doch, von Anfang an, auf die einfache, vertrauensvolle *Liebesbotschaft*, die das rauschende Bächlein überbringt! Doch das Gewicht des Schmerzes ist anders, und es ist der letzte, ernste, auf schmerzliche Weise menschliche Schubert, der dort zum Ausdruck kommt, auf den Flügeln des Gesangs. Aber es ist immer noch der gleiche Schubert, jugendlich wie er nur sein kann, an einem Bächlein (es ist das *Wohin?* in der *Müllerin*), der lacht und dem Leben zulächelt, ohne zu ahnen, dass das Ende des Lebens eben dieses Bächlein ist, doch dass man darin aus Kummer ertrinkt ... So antwortet auf die *Liebesbotschaft* die *Taubenpost* – der Kreis schließt sich, und der *Schwanengesang* findet zu einer einheitlichen Richtung. Denn das muss gesagt werden, *Doppelgänger*, das letzte der sechs *Heine-Lieder*, demnach berechtigterweise das letzte Wort

des *Schwanengesangs*, gibt in keiner Weise, trotz seines eigenen, verhängnisvollen, einzigartigen, erschreckenden Gewichts, den Schluss eines Konzertes her. Es öffnet nur einen Spaltbreit eine sehr dunkle Tür und verklingt. Es ist ein Gewicht, ein Höhepunkt, aber es ist kein Ende.

Gut zu wissen ist, dass Schubert, der Naive, Dichter mochte, wir dürfen Schumann, der unter Büchern geboren wurde, nicht das Monopol literarischen Feingefühls lassen. Schubert hat sich Müller erwählt, den alle anderen ignorierten, und Heine, vor allen anderen. Aber man muss sich auch sagen, dass jeder Dichter, der für Schubert gut genug ist, demnach zum Dichter geweiht werden kann. Rellstab, so konventionell; und Mayrhofer ebenso, Leidensgefährte (und auch Wohnungspartner), der ihm so viele Themen der Antike geliefert hat. Verachten wir sie nicht, als reine Leser, indem wir sie zu wörtlich nehmen. Ihre Bilder haben Schuberts Phantasie anregen können, haben ihn zu seinem Schaffen inspiriert. Lassen auch wir uns beflügeln!

André Tubeuf

Schwanengesang

Le Chant du cygne

Swansong

LUDWIG RELLSTAB

1. Liebesbotschaft

Rauschendes Bächlein,
So silbern und hell,
Eilst zur Geliebten
So munter und schnell?
Ach, trautes Bächlein,
Mein Bote sei du;
Bringe die Grüße
Des Fernen ihr zu.

All' ihre Blumen,
Im Garten gepflegt,
Die sie so lieblich
Am Busen trägt,
Und ihre Rosen
In purpurner Glut,
Bächlein, erquicke
Mit kühlender Flut.

Wenn sie am Ufer,
In Träume versenkt,
Meiner gedenkend,
Das Köpfchen hängt;
Tröste die Süße
Mit freundlichem Blick,
Denn der Geliebte
Kehrt bald zurück.

Neigt sich die Sonne
Mit rötlichem Schein,

1. Message d'amour

Ruisselet murmurant,
Si argenté, si clair,
Presse-toi vers ma bien-aimée,
Gai et rapide
Ah ! fidèle ruisselet,
Sois mon messenger ;
Apporte-lui le salut
De l'absent.

Toutes ses fleurs,
En son jardin cultivées,
Qu'avec tant de charme
Elle porte à la poitrine,
Et ses roses
Dans leur éclat purpurin,
Ruisselet, réconforte-les
De ton flot rafraîchissant.

Lorsque sur la rive,
Perdue en ses rêves,
En pensant à moi
Elle penche sa petite tête,
Console la douce
D'un regard ami,
Car le bien-aimé
Sera bientôt de retour.

Le soleil se couche
Dans une lumière rouge,

1. Message of Love

Murmuring brooklet,
So silvery bright,
Hurry to my beloved
So fast and light,
Oh friendly brooklet,
Be my messenger fair,
Bring my distant greetings
to her.

All the flowers
She tends in her garden,
Which she sweetly
Bears on her bosom,
And her roses
In a purple glow,
Brooklet, refresh them
With cooling flow.

When on the bank,
Immersed in dreams,
Remembering me,
She hangs her head,
Comfort my sweetheart
With a friendly glance,
For her beloved
Will soon come back.

When the sun sets
With reddening glow,

Wiege das Liebchen
In Schlummer ein.
Rausche sie murmelnd
In süße Ruh,
Flüstre ihr Träume
Der Liebe zu.

Il berce la bien-aimée
Qui s'endort.
Chuchote-lui
Un doux repos
Et murmure-lui
Des rêves d'amour.

Rock my loved one
To slumber,
Murmur for her
Sweet sleep,
And whisper dreams
Of love to her.

2. Kriegersahnung

In tiefer Ruh liegt um mich her
Der Waffenbrüder Kreis;
Mir ist das Herz so bang und
schwer,
Von Sehnsucht mir so heiß.

Wie hab ich oft so süß geruht
An ihrem Busen warm,
Wie freundlich schien des
Herdes Glut,
Lag sie in meinem Arm.

Hier, wo der Flammen düst'rer
Schein
Ach nur auf Waffen spielt,
Hier fühlt die Brust sich ganz
allein,
Der Wehmut Träne quillt.

Herz! daß der Trost dich nicht
verläßt!
Er ruft noch manche Schlacht.
Bald ruh ich wohl und schlafe
fest,

2. Le Pressentiment du guerrier

Autour de moi, dans une
profonde quiétude,
Dorment en cercle mes compa-
gnons d'arme ;
J'ai le cœur si lourd et inquiet,
Je suis brûlant de désir.

J'ai si souvent doucement
reposé
À la chaleur de son sein !
L'ardeur du héros semblait si
agréable
Quand elle se tenait en mes bras.

Ici, où la sombre lueur des
flammes
Ne joue hélas que sur des armes,
Ici le cœur se sent tout seul,
Et les larmes mélancoliques
jaillissent.

Mon cœur ! que le réconfort ne
t'abandonne pas !
Il y a encore maints combats

2. Warrior's Foreboding

In deep sleep my brothers-
in-arms
Lie around me in a circle.
My heart is anxious and heavy
So hot from longing.

How often have I sweetly
dreamt
On her warm bosom!
How friendly shone the glowing
hearth
When she lay in my arm!

Here where the gloomy glows
of flames
Ah, only on weapons play,
Here the breast feels all alone,
And melancholy tears well up.

Heart, don't let your comfort
desert you!
There are many battles still to
come.
Soon I shall rest well and sleep

Herzliebste, gute Nacht!

à venir.
Bientôt je prendrai un bon repos
et dormirai profondément,
Amour de mon cœur, bonne nuit.

deeply,
Love of my Heart, Goodnight!

3. Frühlingssehnsucht

Säuselnde Lüfte wehend so mild
Blumiger Düfte atmend erfüllt!
Wie haucht ihr mich wonnig
begrüßend an!
Wie habt ihr dem pochenden
Herzen getan?
Es möchte euch folgen auf
luftiger Bahn!
Wohin?

Bächlein, so munter rauschend
zumal,
Wollen hinunter silbern ins Tal.
Die schwebende Welle, dort eilt
sie dahin!
Tief spiegeln sich Fluren und
Himmel darin.
Was ziehst du mich, sehndend
verlangender Sinn,
Hinab?

Grüßender Sonne spielendes
Gold,
Hoffende Wonne bringest du
hold!
Wie labt mich dein selig begrü-

3. Désir de printemps

Des brises frémissantes, si
douces, exhalent
Leur respiration chargée de
parfums floraux !
Avec quelle volupté votre
souffle me salue !
Comment pouvez-vous faire
battre mon cœur ?
Je voudrais vous suivre sur les
chemins du ciel !
Vers où ?

Un ruisseau, chantant si
gaiement,
Se jette vers la vallée en éclats
argentés.
L'onde s'enfle, et se presse
là-bas !
Les champs et le ciel s'y
reflètent.
Pourquoi m'attires-tu, esprit
languissant et désirant,
Vers en bas ?

Affable soleil aux jeux d'or,
Tu apportes, gracieux, l'espoir de

3. Spring Longing

Rustling winds blow so gently,
Their breath overflowing with
flowers' perfume!
How lovely is the greeting you
breathe to me!
What have you done to my
pounding heart?
It wants to follow on the path
you blow!
To where?

Little stream, your rushing
always so lively,
Eagerly drop, shimmering, into
the valley.
The smooth waves, they hurry
along!
Meadows and sky are mirrored
deeply within.
How do you draw me, longing,
desirous spirit,
Away?

Playful gold of the beckoning
sun,
You tenderly bring hopeful joy!

ßendes Bild!
Es lächelt am tiefblauen Himmel
so mild
Und hat mir das Auge mit Tränen
gefüllt!
Warum?

Grünend umkränzet Wälder
und Höh'!
Schimmernd erglänzet Blüten-
schnee!
So dränget sich alles zum bräut-
lichen Licht;
Es schwellen die Keime, die
Knospe bricht;
Sie haben gefunden, was ihnen
gebricht:
Und du?

Rastloses Sehnen!
Wünschendes Herz,
Immer nur Tränen, Klage und
Schmerz?
Auch ich bin mir schwellender
Triebe bewußt!
Wer stillt mir endlich die
drängende Lust?
Nur du befreist den Lenz in der
Brust,
Nur du!

voluptés !
Combien ton image heureuse et
accueillante me rafraîchit !
Elle sourit si doucement dans le
bleu profond du ciel
Que cela m'emplit les yeux de
larmes !

Pourquoi ?
Le verdissement couronne
forêts et hauteurs !
La neige des bourgeons brille
avec éclat !
Ainsi toute chose aspire à la
lumière nuptiale ;
Les germes gonflent, les
bourgeons éclatent ;
Ils ont trouvé ce qui les brise :
Et toi ?

Langueur incessante ! cœur
désirant,
Toujours des larmes, des plaintes
et des douleurs ?
J'ai conscience de mes pulsions
grandissantes !
Qui calmera enfin en moi ce
désir ardent ?
Toi seule libères le printemps
dans le cœur,
Toi seule !

How the sight of your sacred
greeting refreshes me!
It laughs lightly within the deep
blue sky
And fills my eyes with tears,
Why?

The forests and hills are
crowned with green!
The glint of snowy white
blossoms shimmers!
All strain toward the bridal light;
Sprouts swell, buds open;
They have found what they
desire:
And you?

Restless desire, longing heart,
Is it always to be only tears,
complaint and pain?
I also know the swelling desire!
Who can finally still this burning
longing?
Only you can set free the
springtime in my breast,
Only you!

4. Ständchen

Leise flehen meine Lieder
Durch die Nacht zu dir;
In den stillen Hain hernieder,
Liebchen, komm zu mir!

Flüsternd schlanke Wipfel
rauschen
In des Mondes Licht;
Des Verräters feindlich
Lauschen
Fürchte, Holde, nicht.

Hörst die Nachtigallen schlagen?
Ach! sie flehen dich,
Mit der Töne süßen Klagen
Flehen sie für mich.

Sie verstehn des Busens Sehnen,
Kennen Liebesschmerz,
Rühren mit den Silbertönen
Jedes weiche Herz.

Laß auch dir die Brust bewegen,
Liebchen, höre mich!
Bebend harr' ich dir entgegen!
Komm, beglücke mich!

4. Sérénade

Doucement mes chants
t'implorent
À travers la nuit ;
En bas, dans le calme bosquet,
Mignonne, rejoins-moi !

Chuchotant, les sveltes cimes
chantent
Dans la lumière de la lune ;
Le guet malveillant du perfide,
Belle, ne le crains pas.

Entends-tu chanter les
rossignols ?
Ah ! ils t'implorent,
D'une douce voix plaintive,
Ils t'implorent pour moi.

Ils comprennent le cœur alangui,
Connaissent la peine d'amour,
Ils touchent de leurs voix
d'argent
Celui au cœur tendre.

Laisse aussi ton cœur s'attendrir,
Mignonne, écoute-moi !
En tremblant je t'attends !
Viens, fais-moi plaisir !

4. Serenade

My songs beckon softly
through the night to you;
below in the quiet grove,
Come to me, beloved!

The rustle of slender leaf tips
whispers
in the moonlight;
Do not fear the evil spying
of the betrayer, my dear.

Do you hear the nightingales
call?
Ah, they beckon to you,
With the sweet sound of their
singing
they beckon to you for me.

They understand the heart's
longing,
know the pain of love,
They calm each tender heart
with their silver tones.

Let them also stir within your
breast,
beloved, hear me!
Trembling I wait for you,
Come, please me!

5. Aufenthalt

Rauschender Strom,
Brausender Wald,
Starrender Fels
Mein Aufenthalt.

Wie sich die Welle
An Welle reiht,
Fließen die Tränen
Mir ewig erneut.

Hoch in den Kronen
Wogend sich's regt,
So unaufhörlich
Mein Herze schlägt.

Und wie des Felsens
Uraltes Erz,
Ewig derselbe
Bleibet mein Schmerz.

Rauschender Strom,
Brausender Wald,
Starrender Fels
Mein Aufenthalt.

6. In der Ferne

Wehe dem Fliehenden,
Welt hinaus ziehenden!
Fremde durchmessenden,
Heimat vergessenden,

5. Séjour

Fleuve frémissant,
Forêt mugissante,
Falaise abrupte,
Mon séjour.

Comme la vague
Suit la vague,
Mes larmes coulent
Éternellement renouvelées.

Là-haut les cimes
Ondoyantes s'agitent,
De même, sans cesse,
Mon cœur bat.

Et comme l'airain
Séculaire du rocher,
Ma douleur reste
Éternellement la même.

Fleuve frémissant,
Forêt mugissante,
Falaise abrupte,
Mon séjour.

6. Au loin

Malheur au fuyard,
Cheminant de par le monde !
Parcourant les terres
étrangères,

5. Dwelling

Rushing torrent,
Howling forest,
Awesome crag,
My dwelling.

Just as each wave
follows upon the last,
My tears flow,
Eternally renewed.

High in the surging
treetops' sway
My heart
beats incessantly;

And, like the ore
within the ancient stone,
My pain remains
unchanged forever.

Rushing torrent,
Howling forest,
Awesome crag,
My dwelling.

6. In the Distance

Woe to the fugitive
Who leaves for the world!
Those who traverse foreign
lands,

Mutterhaus hassenden,
Freunde verlassenden
Folget kein Segen, ach!
Auf ihren Wegen nach!

Herze, das sehrende,
Auge, das tränende,
Sehnsucht, nie endende,
Heimwärts sich wendende,
Busen, der wallende,
Klage, verhallende,
Abendstern, blinkender,
Hoffnungslos sinkender!

Lüfte, ihr säuselnden,
Wellen sanft kräuselnden,
Sonnenstrahl, eilender,
Nirgend verweilender:
Die mir mit Schmerze, ach!
Dies treue Herze brach -
Grüßt von dem Fliehenden,
Welt hinaus ziehenden!

7. Abschied

Ade! du muntre, du fröhliche
Stadt, ade!
Schon scharret mein Rößlein mit
lustigem Fuß;
Jetzt nimm noch den letzten,
den scheidenden Gruß.

Oubliant sa patrie,
Haïssant sa maison natale,
Abandonnant ses amis
Poursuivant son chemin, hélas !
Sans aucune bénédiction.

Cœur languissant,
Yeux larmoyants,
Nostalgie infinie,
Se retournant vers la patrie,
Poitrine brûlante,
Plainte au loin expirant,
Étoile du soir scintillante,
Se voyant sans espoir !

Vents frémissants
Vagues moutonnantes,
Rayons de soleil pressants,
Ne tardez pas :
À celle qui avec douleur, hélas !
A brisé un cœur fidèle -
Portez le salut de la part du
fuyard,
Cheminant de par le monde !

7. L'Adieu

Adieu ! toi légère, toi joyeuse
ville, adieu !
Déjà mon petit cheval piaffe, le
pied folâtre ;
Maintenant accepte le dernier
salut, celui du départ,

Forgetting homeland,
Hating the family home,
And abandoning friends,
Have no blessing following
Their paths!

The longing heart,
The weeping eye,
And a neverending yearning
Turning towards home,
A heaving bosom,
A moan reverberating,
The flickering evening star,
Sinking hopelessly!

You, sighing breezes,
softly rippling the waves,
rushing sun beam,
never tarrying:
Send to her who, alas, has
Painfully broken this true heart
of mine -
Greetings from the fugitive
Torn away from home!

7. Farewell

Farewell! You jaunty, happy city,
farewell!
My horse is already scratching
the ground with his cheerful
hoof;
Now accept my final greeting.

<p>Du hast mich wohl niemals noch traurig gesehen, So kann es auch jetzt nicht beim Abschied geschehn.</p>	<p>Tu ne m'as encore jamais vu triste, Aussi cela ne pourra arriver au moment des adieux.</p>	<p>Perhaps you have never seen me sad; So it cannot even happen now on parting.</p>
<p>Ade, ihr Bäume, ihr Gärten so grün, ade! Nun reit' ich am silbernen Strome entlang. Weit schallend ertönet mein Abschiedsgesang; Nie habt ihr ein trauriges Lied gehört, So wird euch auch keines beim Scheiden beschert!</p>	<p>Adieu, vous arbres, vous jardins si verts, adieu ! Maintenant je chevauche le long du fleuve argenté. Au loin retentit l'écho de mon chant d'adieu ; Vous n'avez jamais entendu un chant triste, Aussi je ne vous en ferai pas cadeau au départ !</p>	<p>Farewell! You trees, you gardens so green, farewell! Now I ride along the silver stream, My song of farewell echoing far and wide: You have never heard a mournful song, So I won't bestow one upon you, even in parting.</p>
<p>Ade, ihr freundlichen Mägdlein dort, ade! Was schaut ihr aus blumentum- duftetem Haus Mit schelmischen, lockenden Blicken heraus? Wie sonst, so grüß ich und schaue mich um, Doch nimmer wend ich mein Rößlein um.</p>	<p>Adieu, vous là-bas gentilles filles, adieu ! Que regardez-vous de vos maisons parfumées, D'un regard mutin et attirant ? Comment ne pas les saluer et jeter un coup d'œil, Pourtant jamais je ne tournerai bride.</p>	<p>Farewell! You friendly young maidens there, farewell! How you peer out of your flower-perfumed houses With impish, alluring glances! As I have in the past, I greet you and glance around me, But never will I turn my horse around.</p>
<p>Ade, liebe Sonne, so gehst du zur Ruh, ade! Nun schimmert der blinkenden Sterne Gold. Wie bin ich euch Sternlein am Himmel so hold;</p>	<p>Adieu, cher soleil, tu vas te reposer, adieu ! Maintenant brille l'or des scintil- lantes étoiles. Je suis comme vous, petites étoiles si belles au ciel ; Nous parcourons le monde de</p>	<p>Farewell! Dear sun, as you set, farewell! Now the gold of the glittering stars twinkles. How dear I hold you, little stars in the sky, As we wander the world far and</p>

Durchziehn wir die Welt auch
weit und breit,
Ihr gebt überall uns das treue
Geleit.

Ade! du schimmerndes
Fensterlein hell, ade!
Du glänzest so traulich mit
dämmerndem Schein
Und ladest so freundlich ins
Hüttchen uns ein.
Vorüber, ach, ritt ich so manches
Mal,
Und wär es denn heute zum
letzten Mal?

Ade, ihr Sterne, verhüllet euch
grau! Ade!
Des Fensterlein trübes,
verschimmerndes Licht
Ersetzt ihr unzähligen Sterne
mir nicht,
Darf ich hier nicht weilen, muß
hier vorbei,
Was hilft es, folgt ihr mir noch
so treu!

HEINRICH HEINE

9. Der Atlas

Ich unglücksel'ger Atlas! Eine
Welt,

long en large,
Vous nous apportez partout une
escorte fidèle.

Adieu ! toi claire et brillante
petite fenêtre, adieu !
Ton éclat est si triste et d'une
sombre lueur,
Tu nous invites si amicalement
dans la petite cabane
Devant laquelle je suis passé de
si nombreuses fois.
Était-ce aujourd'hui pour la
dernière fois ?

Adieu, vous les étoiles,
voilez-vous de gris ! Adieu !
La lumière trouble et déclinante
de la petite fenêtre,
Innombrables étoiles, vous ne
me la remplacez pas,
Je ne puis ici m'attarder, je dois
poursuivre,
Ce qui m'aide est que vous me
suiviez si fidèlement.

9. Atlas

Moi l'infortuné Atlas !
Le monde, le monde entier des

wide together,
You go with us everywhere, our
faithful guide.

Farewell! You shimmering,
bright little window, farewell!
You glint so cozily with your
dimming light,
And invite us into the cottage
with such friendliness.
Ah, so many times have I ridden
past you,
And today may very well be the
last time.

Farewell! You stars, cover
yourselves in gray, farewell!
The dim, fading light of those
little windows
You cannot replace for me, you
infinite stars;
Since I cannot remain here, since
I must go past,
What good does it do that you
still follow me so faithfully?

9. Atlas

I, unblessed Atlas!
I carry a world, the entire world

Die ganze Welt der Schmerzen
muß ich tragen,
Ich trage Unerträgliches, und
brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du stolzes Herz, du hast es ja
gewollt!
Du wolltest glücklich sein,
unendlich glücklich,
Oder unendlich elend, stolzes
Herz,
Und jetzo bist du elend.

10. Ihr Bild

Ich stand in dunkeln Träumen
Und starrt' ihr Bildnis an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmutstränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Tränen flossen
Mir von den Wangen herab -
Und ach, ich kann es nicht
glauben,
Dass ich dich verloren hab'!

peines - je le dois porter.
Je porte l'insupportable,
Et en moi mon cœur voudrait
se briser.

Ô cœur trop fier, tu l'auras bien
voulu !
Tu voulus être heureux -
heureux sans partage ;
Ou pour jamais malheureux
- cœur trop fier -
A présent tu es malheureux.

10. Son Image

Dans des rêves sombres j'étais
debout
Et je regardais son portrait,
Et le visage bien-aimé
Secrètement reprenait vie.

Sur ses lèvres jouait
Un merveilleux sourire.
Et ses yeux brillaient
Avec des larmes mélancoliques.

Et mes larmes coulaient aussi
Depuis mes joues.
Hélas ! je ne peux croire
Que je t'ai perdue !

of pain,
I bear the unbearable,
And the heart within me wants
to break.

Proud heart, you have wanted
it thus!
You wanted to be happy,
eternally happy,
Or eternally miserable, you
proud heart,
And now you are miserable.

10. Her Image

I stood in darkened daydreams
And stared at her portrait long
As that beloved face was
Secretly coming to life.

Around her lips there
blossomed
A wondrous laughing smile,
And melancholy teardrops -
They glittered in her fair eyes.

Likewise my teardrops welled
up
And flowed down mournful
cheeks
Alas, I can't believe it,
That I am deprived of you!

11. Das Fischermädchen

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn ans Land;
Komm zu mir und setze dich
nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen
Und fürchte dich nicht zu sehr;
Vertraust du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem
Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Flut,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

12. Die Stadt

Am fernen Horizonte
Erscheint, wie ein Nebelbild,
Die Stadt mit ihren Türmen,
In Abenddämm' rung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuselt
Die graue Wasserbahn;
Mit traurigem Takte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

11. La Fille du pêcheur

Toi, jolie fille du pêcheur,
Tire la barque à terre ;
Viens vers moi et assieds-toi,
Cajolons-nous main dans la
main.

Pose ta petite tête sur mon
cœur,
Et n'aie pas peur ;
Insouciante, n'as-tu pas
confiance,
En la sauvage mer, chaque jour.

Mon cœur tout pareil à la mer,
Connaît les tempêtes, le jusant
et le flot,
Et parfois une belle perle
Repose en son sein.

12. La Ville

À l'horizon lointain
Apparaît, comme une image de
brume,
La ville et ses tours,
Enveloppée du crépuscule du
soir.

Un courant d'air humide fronce
L'onde grise ;
Le marin dans ma barque

11. The Fishermaiden

You beautiful fishermaiden,
Pull your boat toward shore;
Come to me and sit down,
We will speak of love, hand in
hand.

Lay your little head on my heart,
And do not be too frightened;
Indeed, you trust yourself
fearlessly
Daily to the wild sea!

My heart is just like the sea,
Having storms and ebb and flow,
And many beautiful pearls
Rest in its depths.

12. The City

Appearing on the far horizon
Like a picture in the fog,
A city, with its towers
Shrouded in the evening dusk.

A damp gust of wind eddies
The course of the grey water;
With a mournful rhythm
The boatman rows in my boat.

Die Sonne hebt sich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebste verlor.

Rame d'une cadence triste.
Le soleil se découpe encore
une fois
Brillant au-dessus du sol
Et me montre cet endroit,
Où j'ai perdu ce que j'avais de
plus cher.

The sun lifts itself once more,
Glowing upwards from below
the horizon,
And shows me that place
Where I lost what was dearest
to me.

13. Am Meer

Das Meer erglänzte weit hinaus
Im letzten Abendscheine;
Wir saßen am einsamen Fisch-
erhaus,
Wir saßen stumm und alleine.

Der Nebel stieg, das Wasser
schwoll,
Die Möwe flog hin und wieder;
Aus deinen Augen liebevoll
Fielen die Tränen nieder.

Ich sah sie fallen auf deine Hand
Und bin auf's Knie gesunken;
Ich hab' von deiner weißen Hand
Die Tränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt sich
mein Leib,
Die Seele stirbt vor Sehnen;
Mich hat das unglücksel'ge Weib
Vergiftet mit ihren Tränen.

13. Au Bord de la Mer

La mer resplendissait loin là-bas
Dans les dernières lumières
du soir ;
Assis près de la maison solitaire
du pêcheur,
Nous étions silencieux et seuls.

Le brouillard montait, les eaux
s'enflaient,
Les mouettes volaient de-ci
de-là ;
De tes yeux aimants
Tombaient des larmes.

Je les voyais tomber sur ta main
Et suis tombé à genoux ;
De ta blanche main
J'ai bu les larmes.

Depuis cette heure mon corps se
consume,
Mon âme meurt de langueur ;

13. By the Sea

The sea sparkled out in the
distance
By the light of evening's last
glow;
We sat near the solitary fisher-
man's house,
We sat mute and alone.

The fog gathered, the water
swelled,
A seagull flew back and forth;
From your eyes full of love
Tears fell down.

I saw them fall on your hand
And sank to one knee;
From out of your white hand
I drank the tears.

Since that hour my body
consumes itself,
My soul is dying of longing;

La malheureuse femme
De ses larmes m'a empoisonné.

This wretched woman
Has poisoned me with her tears.

14. Der Doppelgänger

14. Le Double

14. The Double

Still ist die Nacht, es ruhen die
Gassen,
In diesem Hause wohnte mein
Schatz;
Sie hat schon längst die Stadt
verlassen,
Doch steht noch das Haus auf
demselben Platz.

La nuit est calme, les ruelles
tranquilles,
Mon trésor habitait cette
maison ;
Elle a quitté la ville depuis déjà
longtemps,
Pourtant la maison est encore au
même endroit.

The night is calm, the avenues
are quiet,
My sweet one lived in this house;
She has already left the city
long ago,
The house certainly still stands,
in the same place.

Da steht auch ein Mensch und
starrt in die Höhe
Und ringt die Hände vor
Schmerzengewalt;
Mir graust es, wenn ich sein
Antlitz sehe -
Der Mond zeigt mir meine ei'gne
Gestalt.

Il y a aussi un homme qui
regarde en l'air
Et de violente douleur se tord
les mains ;
Avec horreur, lorsque je vois
son visage
La lune me montre ma propre
personne.

A man is standing there, too,
staring up into space,
And powerfully wringing his
hands in torment.
It horrifies me, when I see his
countenance,
The moon shows me my own
form.

Du Doppelgänger, du bleicher
Geselle!
Was äffst du nach mein
Liebesleid,
Das mich gequält auf dieser
Stelle
So manche Nacht, in alter Zeit?

Toi, sosie, toi blême compagnon !
Que singes-tu la douleur de mon
amour,
Qui, à cet endroit m'a torturé
De si nombreuses nuits, aux
temps anciens ?

You my fearful double, you pale
partner!
Why do you ape the pain of
my love,
That has tortured me here in
this spot
So many a night, in times long
ago?

JOHANN GABRIEL SEIDL

15. Die Taubenpost

Ich hab' eine Briefftaub' in
meinem Sold,
Die ist gar ergeben und treu,
Sie nimmt mir nie das Ziel zu
kurz
Und fliegt auch nie vorbei.

Ich sende sie viel tausendmal
Auf Kundschaft täglich hinaus,
Vorbei an manchem lieben Ort,
Bis zu der Liebsten Haus.

Dort schaut sie zum Fenster
heimlich hinein,
Belauscht ihren Blick und
Schritt,
Gibt meine Grüße scherzend ab
Und nimmt die ihren mit.

Kein Briefchen brauch' ich zu
schreiben mehr,
Die Träne selbst geb' ich ihr,
Oh, sie verträgt sie sicher nicht,
Gar eifrig dient sie mir.

Bei Tag, bei Nacht, im Wachen,
im Traum,
Ihr gilt das alles gleich,
Wenn sie nur wandern, wandern

15. Le Pigeon voyageur

J'ai à mon service un pigeon
voyageur
Qui est très dévoué, très fidèle ;
Il ne vise jamais trop court
Et ne dépasse pas non plus
son but.

Je l'envoie des milliers de fois
Quotidiennement aux nouvelles,
Il passe par divers lieux familiers
Pour arriver à la maison de ma
bien-aimée.

Là, en cachette, il regarde à la
fenêtre,
Épiant chaque regard et chaque
pas ;
En jouant, il lui donne mon petit
mot
Et prend le sien.

Je n'ai plus besoin d'écrire de
lettres,
Je ne lui donne plus que mes
larmes ;

Oh, il ne les perd sûrement pas,
Il me sert avec tant de diligence !

Jour et nuit, réveillé ou endormi,

15. The Pigeon Post

In my pay I have a carrier-pigeon
Who is utterly loyal and true.
She never stops too short of
her goal,
Nor ever flies too far.

A thousand times I send her out
To gather everyday information,
Past many of my favorite places
To my beloved's house.

There she peeps in secretly at
the window,
Eavesdropping on every look
and step;
Banteringly she conveys my
greetings
And brings my beloved's back
to me.

I don't even need to write a note
any longer;
Tears alone I give her.
Oh, she hardly tolerates those,
So fervently does she serve me.

By day, by night, awake or in a
dream,
It is all the same to her:

kann,
Dann ist sie überreich!

Sie wird nicht müd', sie wird
nicht matt,
Der Weg ist stets ihr neu;
Sie braucht nicht Lockung,
braucht nicht Lohn,
Die Taub' ist so mir treu!

Drum heg' ich sie auch so treu an
der Brust,
Versichert des schönsten
Gewinns;
Sie heißt - die Sehnsucht! Kennt
ihr sie? -
Die Botin treuen Sinns.

C'est pareil pour lui,
Tant qu'il peut voyager, voyager,
Il est satisfait !

Il ne se fatigue pas, il ne s'ennuie
pas,
Le chemin lui paraît toujours
nouveau ;
Il ne lui faut ni appât ni récom-
pense,
Ce pigeon m'est si fidèle !

C'est pourquoi je le serre
souvent sur ma poitrine,
Assuré de posséder le plus beau
des trésors.
Il se nomme... le désir inquiet ! Le
connaissez-vous ?
Messenger de la fidélité.

Only when she is in flight, and
can be in flight,
Then she is happy!

She never grows tired, she never
feels dull,
The way always feels new to her;
She needs no enticement, needs
no reward,
So true to me is this pigeon!

And so I cherish her so truly in
my heart,
Assured of the fairest prize;
Her name is - longing! Do you
know her? -
The messenger of a devoted
heart.

stephan-genz.com
micheldalberto.com

Also available - Également disponible



apartemusic.com